

LES PAPILLONS

*En juin, quand les brises roucoulent,
Quand fleurissent toutes les fleurs,
Les papillons sont grands buveurs,—
Les petits papillons se soignent !*

*Souvent au crépuscule gris,
A l'heure où le couchant se dore,
On en voit balocher encore :
C'est tout simplement qu'ils sont gris.*

*Le regard les suit et s'étonne
De les voir, dans le jour tombant,
S'en aller d'un vol titubant,
D'un vol qui zigague et festonne.*

*Les pauvrets se sont attardés
A boire dans toutes les roses ;
Pour chasser les ennemis moroses
Ils se sont un peu pochardés.*

*Au sortir de leur chrysalide
Faisant dehors leurs premiers pas,
Pour les parfums n'avaient-ils pas
Encor la tête assez solide ?...*

*Avaient-ils des chagrins d'amour,
Ces papillons,—roulaient-ils boire
Pour se consoler d'un déboire ?...
Mon Dieu ! ça se voit chaque jour !*

*Où par des amis en goquette
Se laissent-ils emmener
De fleur en fleur biberonner
Comme de guinguette en guinguette ?...*

*Eux, les élégants papillons,
Si corrects près des marguerites,
Ils sont, en regardant leurs gites,
Dépendrés de leurs vermillons !...*

*Et gris à rouler sous les roses,
Lorsqu'il leur faut rentrer chez eux,
Ils s'en reviennent deux par deux,—
Et voilà qu'ils disent des choses !...*

*Ils se détaillent leurs amours,
Ils se vantent de leurs fredaines,
Ils débitent des turbotaines,
S'attendrissent, font des discours...*

*Eux les doux frôleurs de corolles,
Eux les épris d'idéal pur,
Amis des lis et de l'azur,
Ils racontent des gaudrioles !...*

EDMOND ROSTAND.

Z O É

Lui, c'était une brute, généralement plein d'absinthe dès dix heures du matin.

Haut sur pattes, traînant des souliers éculés ; une longue blouse bleue, lavée par toutes les pluies sur sa charpente osseuse ; un visage maigre, ensanglanté de deux yeux striés de rouge. Moufflard aurait pu servir à un peintre comme type de brute humaine.

Tous les soirs, il ramenait ses trois chevaux et son tombereau au casse-cake ; puis, le fouet au cou, les deux mains dans les poches, traînant la semelle, s'acheminait vers le bar des Lapins.

C'était un fameux bar, que le bar des Lapins !... célèbre dans tout le quartier ; bariolé en tous sens, d'affiches de toutes couleurs, annonçant que le prix de chaque consommation était invariablement fixé à 0 fr. 10, depuis l'orgeat jusqu'au vermouth ! depuis le piccolo du Cher (premières Côtes) jusqu'au casse-poitrine !...

* *

Aussi, toutes les fortes têtes s'y réunissaient. Dès six heures, le bataillon sacré était là, au grand complet : zingueurs, couvreurs en rupture de toits, fondeurs en bronze, cochers, palefreniers !... Tout ce monde-là buvait du Pernod afin de s'éclairer l'esprit, pour discuter le gouvernement.

Ce soir-là, Moufflard ne but qu'une absinthe...

—T'es malade, lui demanda Thiriot ?...

—Malade !... fit Moufflard d'un ton superbe...

—Alors, je te joue une tournée au zanzibar ?...

—Non... je m'en vas, par rapport à la petite, qui fait sa communion demain.

—... Et t'invite pas les amis ?...

—Non, depuis que la bourgeoise est morte, je ne...

—Taratata ! faut retrancher l'o de ton nom mon petit ! et puis voilà tout...

—Enfin c'est comme ça !...

Et Moufflard partit, lourd et déhanché, dans la nuit commençante.

* *

Et c'était vrai.

Ce Moufflard avait une fille de onze ans, et elle allait faire sa première communion.

Pauvre petite plante, née, loin du soleil, dans un taudis de fond de cour !... Elle avait grandi, pâle comme une petite sainte.

Lorsqu'elle vous parlait, ses lèvres avaient ce sourire un peu triste, si plein de choses pour ceux qui savent comprendre ; et ses yeux, trop grands, trop bleus, semblaient voir là-bas, vers le pays, où, bienheureuse, était partie la mère.

Cette enfant s'appelait Zoé ! Une fantaisie de parain ivre... au soir d'une représentation de *Zoé-Chien-chien*, au théâtre des Bouffes du Sud !

L'enfant aurait détesté son nom, si elle avait eu la force de détester quelque chose ici-bas ; elle se contentait de le regretter.

Car—elle le disait en souriant—c'était sa destinée à elle, ici-bas, de n'avoir rien de ce qu'elle aurait désiré : ni un coin de ciel bleu, ni une fleur, ni un oiseau, pas même la satisfaction de répondre à un nom aimé !

Elle avait appris le catéchisme en faisant la soupe du père, ne lui parlant de la grande date que le moins possible, parce qu'il disait couramment que, les curés et lui, ça faisait deux ! et qu'il ne fallait pas qu'on lui chauffe les oreilles !... ah ! mais non !

* *

Et l'enfant, en effet, s'est tu. Ses deux années de catéchisme se sont passées sans que le père vit même traîner le livre !

C'est une voisine qui a payé le cantique ; une dame de Paris a donné la robe ; et M. le curé a complété le reste.

Ce qui est, au sein de la famille, la préparation divinement délicieuse du grand jour, la pauvre petite ne l'a pas connu : pas une sœur, pas un frère n'a palpité de ses émotions... Examens ?... retraite ?... confession ?... confession ?... Mots qu'elle ne prononce jamais !... Si jeune que soit son cœur, tout doit y rester ; et, c'est en lui seul, que les préoccupations de la Première Communion peuvent franchir le seuil du taudis paternel.

Pourtant, un soir, il a bien fallu dire la date du Jour au père, qui a haussé les épaules avec l'air d'un homme auquel la chose est absolument égale.

* *

Et elle est à la veille de ce jour-là, la pauvre enfant !...

Dans la salle à manger, où elle couche, est étendue sa chère petite robe blanche, son bonnet blanc, son voile blanc, toute cette lingerie fine à laquelle elle n'est pas habituée ; ce bon et délicat duvet de l'enfant toute jeune, qui apparaît à l'existence, comme l'oiseau au bord de son nid.

Et, seule, dans la pièce maussade, la petite fille regarde devant elle, rêveusement.

Oui, bienheureuses, les aimées !

Bienheureuses, celles qui, à cette heure où l'âme est débordante, ont trouvé un cœur pour parler à leur cœur !

Bienheureuses celles dont les mères sont là, pour disposer le voile, et mettre au front rayonnant de leur fille, la douceur du baiser maternel !

Bienheureuses celles qui ne sont pas seules ici-bas ! Seule ! l'affreuse chose à l'heure de la douleur ! et plus encore peut-être, à celle de la joie !...

* *

A table.

Un charretier qui mange, écroulé dans un coin sur une chaise.

En face de lui, une fillette qui va, vient, tourne... retourne... l'air triste... voulant dire quelque chose...

Le repas s'avance... s'avance... et l'enfant n'a rien osé...

—Le fromage, fait le père ?

—Le fromage... tu entends ? Hein ?... de quoi ?... qu'est-ce qui te prend ?... Tu as dû encore casser quelque chose ?...

Devant lui, à ses pieds boueux, tout à coup, la petite fille est à genoux... la tête rejetée en arrière, au milieu des cheveux épars sur les épaules. Et, dans ses yeux d'enfant il y a une expression qui adoucissait un tigre, toute une âme suppliante... une prière divine :

—Papa !... oh ! papa ! on nous a dit, ce soir, au catéchisme, de demander pardon à nos parents... pour le mal qu'on vous a fait... Je te demande pardon à toi et à maman !... Et puis, ta bénédiction !... Les autres petites filles seront bénies par leurs mères !... Moi... je veux... que tu me bénisses aussi !... Les habits !... les beaux livres !... l'argent !... ça m'est égal !... Seulement, je veux que tu me bénisses ! ! !

* *

Et, mystérieuse profondeur du sentiment religieux dans l'âme humaine, cet homme, ce charretier, cette brute, qui n'avait pas pleuré depuis trente ans, dont la bouche ne disait pas vingt mots sans jurer... devant cette enfant, cette innocence à genoux, subitement il se mit à trembler... Ses doigts battent une charge inconsciente sur la table...

Il veut parler... mais les mots s'arrêtent, comme noyés dans sa gorge... Des larmes, de ces larmes impressionnantes d'homme, coulent en silence sur sa barbe ; et, relevant son enfant, d'un geste presque brutal, il la serre longuement sur sa poitrine :

—Papa... oh ! pas si fort !... tu me fais mal !...

Et le pauvre taudis, le bouge puant d'absinthe, semble tout à coup s'illuminer d'une radieuse clarté de bonheur... Pour quelques instants, Dieu... l'Amour y étaient redescendus !...

PIERRE L'ERMITTE.

BLANCHE DAME

I

Mon oncle Paimbeuf en voulait aux moineaux qui pillaient son verger et, toute la matinée, il m'avait entretenu de ses projets de vengeance.

Non qu'il soit sanguinaire, mon oncle Paimbeuf !

Il aime les oiseaux, au contraire, et je l'ai vu pleurer, —parole d'honneur !—un jour qu'un jeune merle que nous élevions s'était noyé dans une terrine ; mais il est fier de ses abricots, les plus savoureux de la vallée de Chevreuse, et de ses prunes aussi, et de ses pêches, et il entre en fureur lorsqu'un moineau s'est permis de déjeuner d'un de ses fruits.

—Ces gredins de pierrots ! clame-t-il, devenant cra-moisi... Voilà encore de leurs exploits !... Qu'ils prennent garde à eux ! Je les tuerai tous ! J'en purgerai le pays une bonne fois !...

Les tuer, il n'en aurait pas eu le cœur ; il méditait seulement de les effrayer par un moyen à lui, de les épouvanter de telle sorte que le plus hardi n'oserait de longtemps s'approcher de son verger à une lieue à la ronde.

J'avais écouté ses doléances et ses plans de représailles avec la déférence qu'on doit à un parent dont l'héritage se chiffre à vingt-cinq mille livres de rentes.

Mais au fond, les discours de mon oncle Paimbeuf m'agaçaient superlativement. Que m'importait que les pierrots prélevassent une dime sur sa récolte ! Ils avaient raison, les braves petits pillards, et si j'avais su parler leur langage, je leur eusse crié : " Bis ! "

Je profitai, pour m'esquiver, d'un instant où mon oncle se pressait le front à deux mains pour en faire jaillir une idée de génie.

Aussi bien, avais-je mieux à faire.

J'avais, moi aussi, des pièges à dresser autour de notre voisine de campagne, la divine Mme de Riel, la plus jolie blonde qui se puisse voir,—et dont j'étais amoureux, cela va sans dire.